

Ploc !

Ruelle de l'Ermitage. La pièce était grande et presque vide. Sombre. Deux fenêtres étroites barrées d'un croisillon en bois écaillé donnaient sur l'impasse. La rare lumière qui y pénétrait s'enfonçait dans la peur solitaire qui m'habitait nuit et jour. Une peur palpable qui moisissait les murs. Au-dehors, des toits d'acier noyés dans la brume opaque qui plombait la ville. Nuit et jour aussi. Une ville inconnue qui ne me deviendrait jamais familière.

J'avais atterri là parce qu'à moins de flotter dans les limbes il faut bien atterrir quelque part.

Il fallait que j'aie de l'avant, comme se disent les soldats qui marchent de force vers les lignes ennemies.

La tête haute.

Rien qui ne me ressemblât.

Où avais-je attrapé cette peur qui me saignait comme un choléra ?

Je me suis levée. Lève-toi et marche ! Mais de Dieu nulle part. Où est-il celui-là quand on a besoin de lui ?

Je me suis levée, titubant sous le poids de cette saleté. Parce que la crasse pèse plus lourd que tout ce que vous ne porterez jamais. J'ai fait trois pas, pieds nus sur le parquet. Il m'a fallu cinq minutes pour déplier mes jambes. Mon corps tournait au ralenti. Mon esprit aussi.

Le monde à l'intérieur de moi avait perdu de sa substance, enseveli sous une coulée de boue. Je me suis approchée de la fenêtre. Dehors régnait un calme ordinaire. Des passants regagnaient leur domicile emmitouflés dans leurs pensées de fin de journée. Des anonymes comme lui. Des gens qu'il vaut mieux ne pas croiser.

Je n'avais pas eu cette chance. Je l'avais croisé.

J'ai tourné la tête vers le réveil posé sur le bureau. Seize heures trente.

Seize heures trente seulement ! J'avais l'impression que cela faisait des heures que j'étais là, recroquevillée dans le lit, alors qu'il ne s'était écoulé que deux heures.

Deux petites heures.

Une éternité.

Une voiture est passée, a klaxonné pour faire accélérer un piéton qui traversait au milieu de la chaussée. De l'ordinaire sous ma fenêtre dont j'étais à des années-lumière. On eût dit que tout ce que je percevais suintait par un filtre si épais que ne m'en parvenaient plus que des bribes saccadées, comme si je voyais s'agiter des marionnettes sur une scène de carton. Le monde était devenu un théâtre de guignols. En deux heures. Il n'avait pas fallu plus de cent vingt minutes à la

vie autour de moi pour se fondre dans un décor de carton-pâte dans lequel un deus ex machina avait déposé des pantins de plâtre.

*« All the world's a stage, And all the men and women merely players; They have their exits and their entrances. »*

Shakespeare. C'est tout ce que j'arrivais à invoquer pour rester en prise avec le monde alentour. Comme les autres, j'entrais en scène et j'en sortais.

J'avais fini par accepter cet appartement Rue de L'Ermitage, réminiscence d'un autre Hermitage qui m'avait laissé penser que ce n'était pas par hasard que j'arrivais ici.

Coïncidence ? Synchronicité ?

Mon Hermitage à moi gisait à dix mille kilomètres de là, sous un soleil qui ne se laissait pas regarder, une lumière crue à vous rendre aveugle.

J'avais vu son visage. Pas celui du soleil, non. Son visage à lui. Le teint blême, les yeux resserrés de chaque côté du nez. Un visage étroit, pointu. Tout en lui était pointu. Pointu à faire mal. Un regard sans expression. Comme si ces yeux n'étaient pas reliés à un cerveau. Je n'avais jamais vu ça avant. Enfin si, mais jamais sur un être humain. Des yeux qu'on colle sur les poupées, les gros baigneurs pour enfants. Des yeux vitreux inanimés.

Froids et bleus. Qui ne bougent que quand on les secoue. Pas le bleu de la mer, plage de l'Hermitage.

Des yeux sans rien dedans. Vides.

J'ai entendu des pas dans l'escalier. Ce devait être Michel qui rentrait. Il habitait l'étage au-dessus. Il a marqué un temps d'arrêt sur le palier de mon appartement. Peut-être allait-il sonner ? Je n'ouvrais pas. J'ai perçu un bruit de clés, et de nouveau ses pas qui s'éloignaient dans l'escalier. Réguliers, rassurants. Puis, il a marché au-dessus de ma tête, laissé tomber son cartable de prof sur le sol, allumé la télé, tiré la chasse d'eau. C'était la même routine tous les soirs.

La vie continuait.

Celle des autres.

J'ai laissé retomber le pan de rideau que je tenais écarté.

Il est difficile de fuir l'intérieur de soi.

Mon regard a de nouveau balayé la pièce comme si je ne la connaissais pas. Un bureau, un lit, une armoire. Un grand miroir. Celui-là, il allait falloir que je le décroche pour ne plus me voir. Mes yeux à moi aussi commencent à se vider.

Mon téléphone a sonné. Des textos. Ils attendraient. L'urgence n'était ni mon boulot, ni mes amis, ni Gabriel. L'urgence était que j'appelle la police.

J'ai été prise de vertige. Mes mains moites ont glissé le long du rideau. Je me suis agrippée à la chaise. Qu'est-ce qu'ils diraient, à la police ? Qu'est-ce que je leur dirais ? Que je rentrais chez moi et qu'il m'avait... Qu'il m'avait fait quoi ?

Je me suis assise. Epuisée. Qu'il m'avait parlé, d'abord. Un français saccadé, grelottant sous son bonnet de laine. Oui, le bonnet, je leur dirais pour le bonnet. Je m'en souviens maintenant. Un bonnet marron plein de taches qui était déchiré sur le côté. Oui, j'avais vu qu'il n'avait pas de cheveux. J'aurais dû me méfier. Il marmonnait des choses que je ne comprenais pas. Je me suis approchée. J'ai cru qu'il avait des traces de sang sur le bonnet, qu'il était blessé à la tête. Puis, j'ai oublié.

Un vertige encore dans le silence.

Un démon qui passe.

De la terre sur mes jambes. Des brins d'herbe collés. Et puis encore ces taches marrons. Encore un texto. Intrusion du monde extérieur. J'ai attrapé le téléphone et je l'ai éteint. Fini. Tais-toi. L'autre aussi il s'est tu, tiens. Il ne bégaiera plus rien. Mais je n'ai pas fini de l'entendre. Il hurle dans ma tête.

Je suis restée longtemps assise là, « ici et maintenant » qu'elle disait la psychologue. J'aimerais mieux être ailleurs et plus tard. Bien plus tard. Ou alors,

encore mieux, avant, oui, bien avant, avant que ma route ne croise celle de l'autre. Pourquoi a-t-il croisé ma route ? Avait-il réfléchi à ça ? Il n'y a que le silence qui me réponde. Bientôt, il n'y aura plus que du silence.

Faut que j'appelle la police.

A l'autre bout du monde, le soleil se couche. Au pays d'où je viens. Une île de l'Océan Indien. Tropicque du Capricorne. C'est l'heure où Gabriel allume les tortillons anti-moustiques.

Ploc ! Une autre tache de sang a atterri sur le parquet. Il y en avait partout maintenant par terre. Ploc, ploc, ploc. Du sang rouge vif qui coulait le long de mes jambes et puis du sang plus foncé qui dégoulinait le long de mes mains. Les lattes de bois se chargeaient de faire le mélange. Ecœurant. Je n'aurais jamais pensé que cela pût gicler si fort un coup de couteau. Mais je n'avais rien trouvé d'autre sur le moment pour me défendre. On allait me renvoyer chez la psy. Personne ne serait étonné. Pas même Gabriel.

Toc ! Ploc ! Toc ! Ploc ! Toc ! Ploc !

J'ai secoué mon délire.

Quelqu'un frappait à la porte.